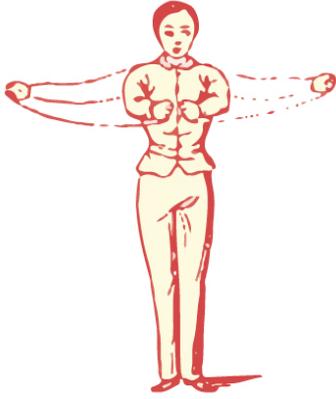


## Du « normal » au « bizarre » Sauver sa peau



Emma, âgée de quatorze ans, vient consulter suite à un diagnostic évoquant un rhumatisme inflammatoire. Elle décrit son contexte de vie familiale : des parents présents qui s'occupent d'elle, une grande sœur qui parfois l'agace, « bref une vie normale quoi ! ». Toutefois, en classe de troisième une bascule s'opère. Ayant de bons résultats en gymnastique, elle change de collègue pour intégrer une classe « sport-études ». Jusque-là « bonne élève » et « bonne camarade », elle se trouve dans ce moment de changement d'établissement en difficulté sur le plan scolaire et relationnel. D'après elle, les attentes y sont plus importantes. La jeune fille commence à s'isoler des autres : « je n'aime pas l'école [...] je n'ai plus confiance en moi ». Les premières douleurs articulaires voient le jour et l'obligent à arrêter la gymnastique. Après plusieurs explorations, aucune cause somatique n'est trouvée.

En entretien, Emma revient peu sur son histoire. C'est avec un certain détachement qu'elle évoque plutôt une « peur » d'aller au collège répétant inlassablement : « je ne sais pas pourquoi j'ai peur, tout est normal ».

### Le regard de l'Autre

Emma identifie clairement que ses *peurs* viennent du regard des autres. Dès qu'elle est dans la rue ou au collège, elle se sent regardée et craint d'être jugée : « j'ai toujours peur d'être ridicule ». Elle rapporte un cauchemar récurrent : au collège, les élèves de sa classe la regardent et se moquent d'elle. C'est une situation qu'Emma connaît bien puisque selon ses dires, elle serait l'objet de nombreuses moqueries face auxquelles elle ne peut rien répondre. Toute prise de parole en public est d'ailleurs insupportable. Un simple regard la fige et la rend mutique. La jeune fille met alors en place des stratégies pour éviter les exposés oraux et s'absente des cours de chant : « Lorsqu'il faut aller au tableau, je n'arrive plus à parler [...] pourtant il n'y a aucun danger ». Dans ces moments, ses larmes coulent sans qu'elle puisse se l'expliquer, elle prétexte alors avoir une douleur pour se justifier auprès des autres.

En séance, un souvenir d'enfance émerge. Alors qu'elle faisait des crises de colère vers l'âge de cinq ans, ses parents ont décidé de la filmer afin de lui montrer la vidéo pour qu'elle se rende compte de « comment elle est ». Dans cet acte de capturer le débordement de jouissance et le soumettre au regard des autres, l'Autre est omnivoyeur et Emma son objet de jouissance. Il faudra de nombreuses séances à la jeune fille pour évoquer ses usages du mensonge depuis qu'elle est petite : « je m'invente des vies, [...] je pouvais raconter que j'avais une maison et un petit copain. » Or, en troisième, ses camarades s'en sont rendu compte et ont commencé à rire et à se moquer d'elle. C'est depuis cette période qu'Emma resterait mutique face aux remarques des autres. Lorsqu'une copine lui dit « moche », Emma se dit simplement « c'est mort je serai jamais belle », puis ajoute en séance « je me suis jamais dit que j'étais belle, je suis normale ». *Normal* semble tenter de capotonner ce moment de perplexité ouvert par le signifiant moche. Aujourd'hui encore elle ne peut s'empêcher d'inventer des histoires, parfois elle commence puis s'en rendant compte, se rattrape en disant « je déconne ». Depuis qu'elle n'a plus accès à ce registre de l'imaginaire pour donner une consistance à son être, Emma se sent « toute seule », « perdue ». La belle image d'elle-même qu'elle se construisait au quotidien s'effrite, entraînant son corps dans cet effondrement. C'est à ce moment qu'Emma a commencé à se plaindre de douleurs. Le poids des regards devient de plus en plus important.

La jeune fille ne peut plus prendre les transports en commun et s'absente régulièrement du collège.

### **Un corps qui lâche**

Lors d'un voyage en Italie, Emma et sa sœur vont faire les magasins. Sa sœur ne l'attend pas à la sortie et la jeune fille doit alors retrouver son chemin toute seule. Arrivée dans la rue de l'hôtel, Emma se sent mal et tombe. « Les gens ne parlaient pas ma langue, j'étais perdue [...] j'ai vu des choses, un loup blanc, ma mère, une tache bleue ». Elle perd connaissance et commente « j'ai cru que j'allais mourir ». À son réveil à l'hôpital, elle ne pouvait plus bouger ses jambes, sans qu'aucune cause somatique ne soit décelée.

C'est en fauteuil roulant qu'Emma est accompagnée par sa mère à sa séance. Elle n'est plus scolarisée et n'a plus aucun lien social. Son corps ne tient plus, elle n'est plus autonome et ses parents sont obligés de l'aider pour chaque geste du quotidien. Elle évoque tout cela avec un certain détachement et y trouve même un point de satisfaction : « on s'occupe de moi ». Sa seule plainte concerne les pleurs de ses petits-cousins, encore bébés, que sa mère garde régulièrement au domicile : « Je les entends même dans ma chambre. Depuis ma maladie je suis plus sensible. C'est la mort quand il y a du bruit ». Un cauchemar, dont la structure est toujours identique, la réveille la nuit : elle évolue avec des amis ou sa famille dans un milieu hostile et doit survivre. Elle voit ses proches mourir les uns après les autres et est la seule survivante. Parfois elle doit sacrifier quelqu'un pour « sauver sa peau ».

Au bout de plusieurs semaines, Emma fait part en séance de son inquiétude de remarquer et de n'avoir aucune explication valable à donner aux autres. Elle ponctue la séance : « on peut toujours trouver une excuse à donner aux autres ». Le soir même, Emma dit à son père sa crainte de remarquer et de devoir en rendre compte à ses camarades. Celui-ci lui répond : « si ce n'est que ça, tu reprendras ton fauteuil roulant pour sortir ». Le lendemain Emma marche à nouveau.

Mais la douleur se déplace alors dans la sphère urinaire. Emma n'arrive toujours pas à se déplacer seule et doit régulièrement palper sa vessie pour savoir si elle est pleine ou pas car aucune sensation interne ne vient le lui indiquer. Son corps et ses manifestations lui apparaissent comme énigmatiques. À cela, s'ajoutent des « oublis ». Emma oublie ce qu'elle fait (comme de prendre sa douche) et ce qu'elle dit (tel que des insultes). Dans l'intimité familiale, Emma se fait remarquer par ses cris, cris qu'elle peut pousser lorsqu'elle est seule. Elle en parle comme d'un phénomène étranger à elle-même : « C'est bizarre [...] Je dois crier fort, la voisine est venue se plaindre du bruit, [...] j'ai l'impression d'être possédée ».

Une séance vient faire rupture : « il faut que je vous dise quelque chose que je n'ai jamais dit ». Emma évoque alors, avec difficulté et en pleurant, ce qu'elle entend et que personne d'autre n'entend : des rires, des pleurs de bébés, des insultes. Elle ne peut dater l'émergence de ces hallucinations mais sait exactement à quel moment elle a pris conscience qu'elle était la seule à les percevoir. Lors d'une séance de yoga, elle entend rire. Elle se retourne et personne ne parle, elle en conclut qu'elle seule les entend.

Avoir parlé de ces phénomènes a un effet immédiat sur son corps : depuis Emma n'a quasiment plus de douleurs et consacre ses séances à évoquer ce qui est « bizarre » dans son existence.

### **Des bricolages possibles**

« Comment se soustraire aux regards ? » est la question qu'Emma tente de traiter. En séance elle élabore un bricolage pour tenter de stabiliser son rapport au monde. Elle isole par exemple que dans le bus, « il y a moins de regards » que dans le tram parce qu'« on est tous dans le même sens ». Munie d'écouteurs, elle s'assoit près d'une fenêtre et regarde vers

l'extérieur tout le long du trajet. Cette trouvaille rendra ses déplacements à nouveau possibles et la jeune fille pourra venir seule à ses rendez-vous.

Dès qu'elle est sous le regard d'un autre, tout se brouille. Notamment pour écrire. Elle trouve alors une astuce, elle explique à la personne qui la regarde qu'elle a « un trouble de l'attention et de la compréhension » et elle peut se remettre à écrire. Ce diagnostic, posé par une orthophoniste, semble donner à Emma une consistance pour tenir face à l'Autre. Enfin, afin de cerner ses oublis, la jeune fille note sur son portable ce qu'elle fait : dents brossées, douche prise... « Sinon je pourrais prendre trois fois ma douche ». Lorsqu'elle va se coucher, elle efface la liste qui sera à refaire le lendemain.

Loin du « normal » initial, Emma a pu parler en séance de ce qui lui était intimement étranger, de ce qui lui était « bizarre ». Capitonner ces phénomènes par une nomination du trouble qu'elle prélève sur l'Autre et qu'elle donne à voir, lister ce qui ne peut être symbolisé ou encore trouver à se soustraire au regard de l'Autre a permis à Emma de stabiliser sa relation au monde et à son propre corps.

En parallèle, à partir de son vif intérêt pour les tenues vestimentaires, Emma a construit un projet pour intégrer une filière « couture », ce que j'ai soutenu. Ainsi, en septembre, après quatre mois de déscolarisation, Emma a pu effectuer sa rentrée dans un lycée professionnel. Elle s'y rend en bus et s'est constitué un groupe d'amies qui ont toutes des problèmes de santé. Elle y est celle qui est « bizarre ». Elle a également pu reprendre la gymnastique en « loisir ». Elle commence à dessiner ses propres vêtements et aime coudre les différentes pièces entre elles : Emma, pour qui l'enjeu est de sauver sa peau, se lance dans la création de vêtements. Le travail se poursuit...